



ARMES PARLANTES DE LA VILLE DE GAND

XXVII

UN TOMBEAU CÉLÈBRE. — RUBENS ET DUQUESNOY. — L'ÉVÊQUE TRIEST.
L'HORTICULTURE GANTOISE. — LOUIS XVIII A GAND EN 1815.



Nous sortirions même tout de suite de cette église admirable de Saint-Bavon, si nous n'avions à saluer au passage une belle œuvre de Rubens, et si dans le chœur ne se trouvait un tombeau, qui doit nous arrêter au moins un instant.

Le tableau de Rubens, c'est cette grande et belle page que le maître d'Anvers a consacrée à la gloire du saint patron de Gand. Tableau de famille plus encore que tableau religieux, où le peintre s'est représenté deux fois, près de lui plaçant ses deux femmes. Ordonnance désordonnée, vie exubérante, harmonie éclatante, couleur prestigieuse, composition mouvementée, entraînante, ascendante, si je puis dire ainsi, sorte de *sursum corda* de la peinture, toutes les qualités inimitables de ce magicien apparaissent dans cette œuvre superbe, dont quelques morceaux, notamment les portraits de deux femmes, peuvent être rangés parmi les merveilles de l'art flamand.

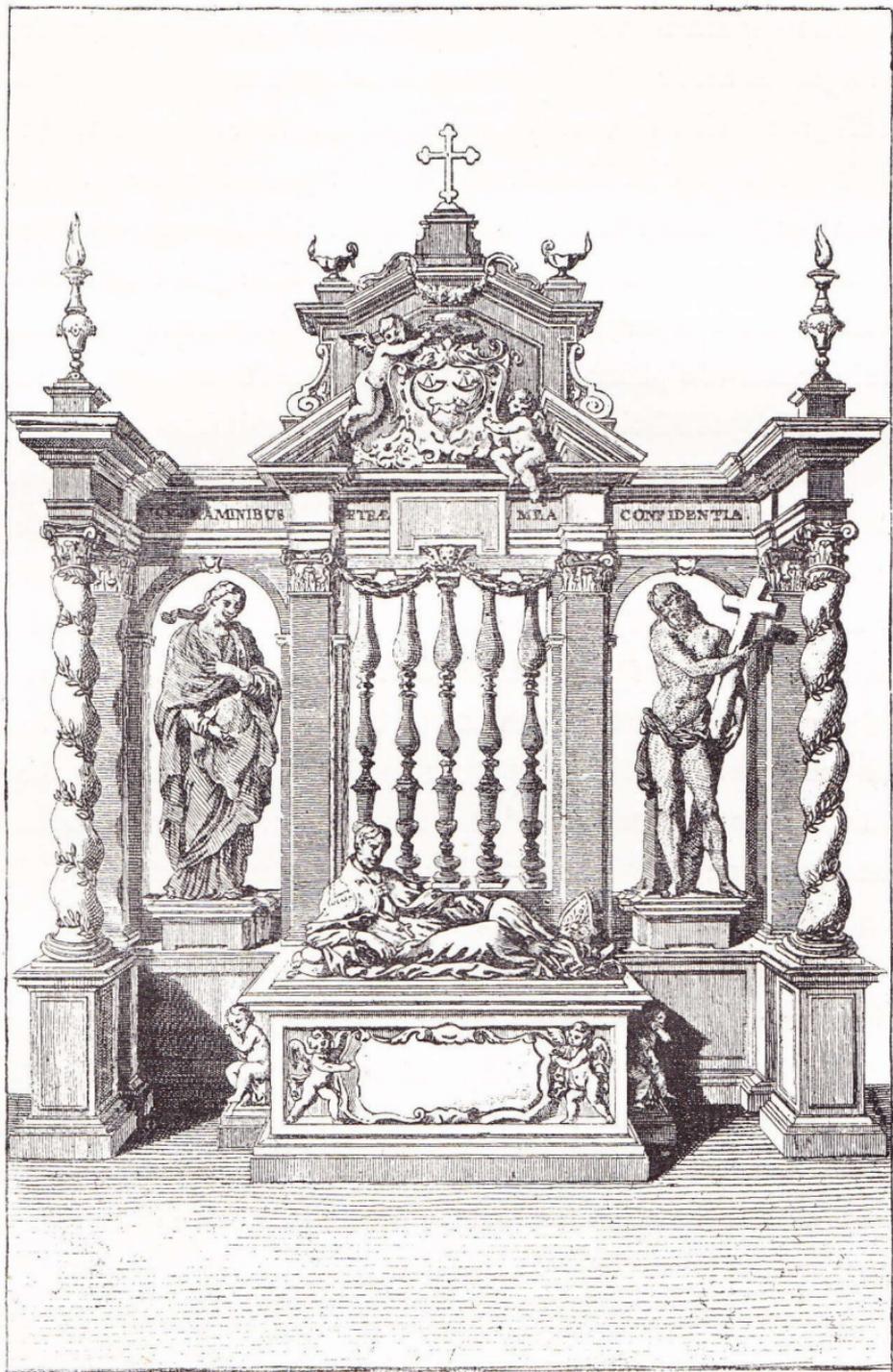
En face du maître se trouve celui qui fut son professeur. Otto Venius, avec une *Résurrection de Lazare*, bien ordonnée, bien équilibrée, solidement peinte, pleine de qualités, un peu maniérée sans doute, mais moins que beaucoup d'autres de ses œuvres, et qui,

cependant, paraît sèche, revêche, académique et guindée, quand on a sous les yeux son rutilant vis-à-vis.

Quant au tombeau, c'est celui de l'évêque Triest, beau morceau de sculpture, un peu lourd comme le comporte l'époque qui lui donna le jour, trop analysé à mon gré, c'est-à-dire manquant de cette simplicité qui, dans les œuvres d'art, est une des caractéristiques de la grandeur. Mais certaines de ses parties, notamment les anges en haut-relief qui soutiennent les cartouches inférieurs, et les petits génies qui décorent les extrémités du mausolée, sont d'un goût parfait et d'une admirable exécution.

Ce beau tombeau est un des meilleurs ouvrages de la sculpture flamande. A lui seul, il aurait suffi pour sauver de l'oubli le nom de son auteur, et cependant s'il est parvenu jusqu'à nous presque intact, c'est contrairement à la volonté du statuaire qui l'a conçu, de l'artiste qui l'a exécuté. Jérôme Duquesnoy s'efforça, en effet, de mutiler son œuvre. Après l'avoir caressée pendant de longs mois avec son ciseau, il essaya de la briser de son maillet, et, s'il en fut empêché, c'est qu'à ce moment suprême toutes ses pensées étaient suspectes, et toutes ses actions surveillées avec une méfiance particulière, car le lendemain le sculpteur devait monter sur l'échafaud.

Quel sombre drame que cette lugubre fin d'une vie si souriante en ses débuts. Ce statuaire habile, intelligent, instruit, qui avait voyagé, et qui, à son retour d'Italie, s'était vu accueilli comme un frère par les plus grands artistes de son temps, et comme un ami par les princes qui gouvernaient son pays natal ; ce sculpteur dont le talent était reconnu, prôné, estimé par ses contemporains, dont Van Dyck avait reproduit les traits, et dont l'archiduc Léopold-Guillaume avait fait son familier ; cet artiste, auquel la gloire souriait, qui obtenait sans peine les plus illustres commandes et pouvait s'écrier : *Inveni portum* ; cet homme heureux allait voir sombrer sa réputation, sa fortune, son honneur et sa vie, à deux pas d'une œuvre capable de lui ouvrir les portes de l'immortalité.



GAND : LE TOMBEAU DE L'ÉVÊQUE TRIEST
(Fac-similé d'une ancienne estampe.)

Une détestable passion à laquelle il ne sut pas commander, les témoignages accablants de deux enfants de chœur, l'accusation de sacrilège, qui vint s'ajouter aux dépositions de ses victimes, tout se réunit pour le perdre. Un moment, on crut pouvoir sauver au moins sa vie. Ses parents s'étaient adressés à l'archiduc, et, au nom de son ancienne bienveillance, l'avaient supplié de faire grâce au coupable. Mais ces relations anciennes qu'on invoquait fournirent justement un grief de plus. « Je plains la misérable situation où se trouve mon ami, répondit Léopold-Guillaume, mais que justice soit faite ¹. »

Quelle pensée s'empara alors de l'esprit du condamné ? Nul ne l'a su. Voulut-il, conscient de sa honte, détruire le monument qui devait perpétuer son nom ? Pensait-il au contraire, en brisant sa statue, frapper le prélat auquel il attribuait sa condamnation ? Mystère insondable. Dissimulant sa pensée iconoclaste, il avait demandé qu'on lui permît de donner un dernier fini à cette œuvre suprême, et on avait fait droit à sa demande ; alors, se retrouvant en face de ce mausolée dont il rêvait l'anéantissement, il saisit son maillet et s'efforça de briser la statue ; mais on arrêta son bras, le coup fut détourné, et un seul doigt du prélat fut rompu par le choc.

Cet évêque Triest, dont Duquesnoy voulut détruire l'image, fut cependant un des prélats les plus populaires du pays flamand, et jamais popularité ne fut mieux justifiée, car non seulement il se montra le protecteur éclairé des sciences, des lettres et des arts, mais on peut le regarder à juste titre comme le père de l'horticulture gantoise, c'est-à-dire comme l'inventeur d'une des sources de richesse de la vieille cité flamande.

Les jardins d'Antoine Triest furent célèbres, en effet, pendant tout le xvii^e siècle. C'est dans ces jardins que, pour la première fois en Flandre, on cultiva en pleine terre des plantes rares et exotiques, qu'on

1. « *Doleo miserabilem casum amici mei, sed fiat justitia!* » La grâce fut accordée le lendemain de l'exécution, afin que les biens ne fussent pas confisqués. Les pièces de ce curieux procès sont conservées aux archives de Gand.

tailla les ifs en pyramides, qu'on les arrondit en berceaux, qu'on les façonna en kiosques, en cabinets de verdure, en *zomerhuisen*¹, pour me servir de l'expression flamande, à la fois si juste et si pittoresque. Un dessin du temps fort curieux, suffisamment exact, représentant les jardins du Belvédère de l'évêque Triest², nous permet de juger quels furent ces premiers débuts de l'horticulture dans le pays gantois.

Le savant prélat toutefois ne borna pas ses soins à la création d'un jardin modèle. Il s'occupa également des jardiniers, ces modestes artisans, dont les descendants allaient être dans la suite des artistes et des savants. Il les protégea, les encouragea de ses conseils, les aida de son argent et les réunit en confrérie, sous le patronage de saint Amand et de sainte Dorotheé. Une fois l'élan donné, l'exemple fut promptement suivi. Le pouvoir civil ne voulut point laisser à l'autorité ecclésiastique le monopole de cette gracieuse industrie, et, en 1640, messire Guillaume de Blasere, échevin de la ville, montrait avec orgueil, dans son château de Hellebuys, la première serre qui fût en Europe. C'était une véritable maison, longue de cent pieds, faite de bois et de verre, qu'on chauffait avec de grands poêles, et assez haute pour recevoir les arbres exotiques qui, l'été, étaient cultivés en plein air. Coûteuse nouveauté, qui fit grand bruit en son temps, et devant laquelle les étrangers et les voyageurs ne manquaient jamais d'aller s'extasier à leur passage à Gand³.

Quelques années plus tard, une confrérie d'amateurs d'horticulture s'instituait. En 1669, elle publiait ses statuts; en 1675, son promoteur, l'abbé Raynekens, écrivait un traité d'horticulture, et, peu après, la société fondait un jardin public pour l'enseignement de la taille des arbres, de la greffe et pour la propagation des espèces rares

1. « Maisons d'été ».

2. Ce dessin colorié appartenait au graveur Onghena, l'un des plus fins amateurs et collectionneurs des Flandres, dont la collection a été récemment acquise par MM. de Rothschild.

3. Il est fait longue mention de ce premier jardin d'hiver dans l'ouvrage du jésuite italien J.-B. Ferrari, intitulé : *Hesperides, sive de malorum aurearum cultura et usu. Libri quatuor.* (Rome, 1646.)

et utiles. Dès lors, l'horticulture devint une industrie productive, source efficace de bien-être pour un nombre considérable d'artisans.

Malgré les éminents services qu'il n'avait cessé de rendre, il s'en fallut toutefois de bien peu que le jardin botanique de Gand ne disparût au commencement de ce siècle. Son entretien coûtait cher, son revenu était maigre, et le premier Consul avait décidé sa suppression, lorsqu'il fut sauvé par un homme d'esprit doublé d'un érudit, lequel fut également un homme d'État à son heure : j'ai nommé l'éminent Van Hulthem. Le savant tribun profita du séjour de Joséphine à Gand pour faire plaider la cause du Jardin par les plantes elles-mêmes. Il entraîna M^{me} Bonaparte dans l'établissement condamné. A l'entrée se dressaient des palmiers portant à leurs branchages une vaste pancarte avec ces mots : « AVE, CÆSAR, MORITURI TE SALUTANT » ; puis, à travers les allées, à chaque fleur, à chaque plante, était suspendue une étiquette proportionnée à sa taille et couverte d'un distique ¹. Joséphine fut toute surprise de ce déploiement de poésie. Elle en demanda l'explication à son conducteur, qui s'en acquitta avec tant d'adresse, d'esprit et de feu, que la future impératrice lui dit en souriant : « Calmez-vous, mon cher monsieur, et comptez que si mes désirs pèsent pour quelque chose, ce beau jardin sera conservé. Mes « nymphes », comme vous appelez ces fleurs, ne mourront pas en exil. »

Cette promesse gracieuse fut exactement tenue. Le Jardin fut sauvé. Bien mieux, l'empereur autorisa, en 1808, la fondation d'une société impériale d'agriculture et de botanique, et l'on peut dire qu'aujourd'hui, grâce à cette institution et à quelques autres, Gand tient la première place dans l'horticulture du monde entier ². Les noms de ses horticulteurs sont, en effet, célèbres en Europe. Ses dynasties de fleuristes, les Van Houtte, les Van Geest, les Verschaffelt, les Linden font un commerce de plantes rares qu'on évalue à près de

1. Dans une notice publiée par le *Messenger des sciences et arts*, de Gand (t. III, p. 489, nouvelle série), Cornelissen a publié la plupart de ces inscriptions.

2. Voir l'*Histoire de la Société royale d'agriculture et de botanique*, de Gand, par J. van Damme Sellier (1851).

cinq millions. Plus de deux cent cinquante établissements s'élèvent à Gand et dans les communes suburbaines : à Mont-Saint-Amand, Loochusty, Gendbrugge, Ledeborg, etc , qui rapportent non seulement des sommes énormes, mais sont une source de gloire pour le



GAND : PORTE DU NOUVEAU BÉGUINAGE

pays. Gand, en effet, a vaincu, dans les grands tournois internationaux, toutes ses rivales en horticulture, et sa suprématie a été proclamée : en 1865, à Amsterdam ; à Londres, en 1866 ; à Paris, en 1867 et en 1878 ; et en 1869, à Saint-Pétersbourg.

C'est sur ce triomphe fleuri que j'aimerais à quitter Gand, la laissant au milieu de ses arbustes rares et de ses artistes en belles fleurs. Mais le nom du premier Consul s'est trouvé tout à l'heure sous

ma plume, et je m'en voudrais de ne point dire un mot de son successeur, de Louis XVIII, qui, roi sans trône et prince exilé, fit, pendant les Cent jours, de Gand la capitale de son royaume *in partibus*, et y tint sa cour.

Pendant qu'à Paris la foule, toujours moqueuse, chantait le célèbre refrain :

Rendez-nous notre père de Gand,
Rendez-nous notre père!

le prince habitait rue des Champs, dans l'hôtel d'Hane-Steenhuize. Chaque matin, le conseil des ministres s'assemblait; on discutait gravement les chances de retour; à midi, le roi donnait ses audiences. Le sévère M. Guizot, le malin et moqueur comte de Chevigné, et le pompeux Chateaubriand, qui logeait au n° 55 de la rue de Bruges, ne manquaient jamais de se montrer à l'audience royale; ensuite Louis XVIII dînait. L'hôtel était alors ouvert au public, la foule était admise au « dîner du roi ». Elle pouvait, spectacle qui en valait bien un autre, contempler à son aise ce monarque en disponibilité, assis devant une table qu'on avait fortement échanquée, pour permettre au prince d'y insérer sa royale bedaine. Et le lendemain, le *Journal officiel français*, qui paraissait à Gand, enregistrait les hauts faits gastronomiques du monarque, et faisait connaître à l'Europe pantelante le menu de son dîner. — Un jour, un grand branle-bas eut lieu dans l'hôtel, c'était le 18 juin 1815. On se battait à Waterloo. Ce jour-là, les fourgons et les voitures restèrent attelés dans la cour, les chevaux sellés et les postillons fouet en main, tout prêts à fuir vers Ostende où attendait un navire anglais. Dans la nuit, on apprit la victoire des alliés. Les Français étaient écrasés : Louis XVIII pouvait rentrer dans son royaume.



HENRY HAVARD

LA

FLANDRE

A VOL D'OISEAU

ILLUSTRATIONS D'APRÈS NATURE

PAR

MAXIME LALANNE



PARIS

GEORGES DECAUX, ÉDITEUR

7, RUE DU CROISSANT, 7

1883

Tous droits réservés.